

De la signification de « l'homme Moïse »

Jean-Paul Hiltenbrand

Ainsi, la religion du livre est née, et nous le savons par l'Histoire, au moment de la destruction du temple de Jérusalem. Mais, déjà ce lieu de culte n'était plus nécessaire, n'était plus indispensable puisqu'ils avaient le Livre. Il suffit de lire le Livre.

La religion du livre est née, et nous le savons par l'Histoire, au moment de la destruction du temple de Jérusalem. Mais, déjà ce lieu de culte n'était plus nécessaire, n'était plus indispensable puisqu'ils avaient le Livre. Il suffit de lire le Livre.

Autrement dit : c'est une religion qui va pratiquement contre les idées traditionnelles que nous pouvons avoir de la religion.

C'est une religion qui est contre la religion, c'est-à-dire le rituel de certaines cérémonies et ça a du même coup des conséquences considérables au niveau de la transmission, le fait que la transmission se fasse par le livre, qu'elle se fasse également dans le cadre d'un progrès de l'esprit et puis aussi par certaines structures discursives particulières.

Je vais reprendre quelques arguments concernant *l'homme Moïse et le monothéisme* afin de remettre un peu à sa véritable place dans l'histoire de la psychanalyse cette œuvre fondamentale. Comme vous le savez, c'est la grande œuvre dernière de Freud qui vient s'inscrire dans une situation contingente, dans un contexte particulier celui de l'*Anschluss* et d'être une œuvre testamentaire dont on peut se poser la question : quel message dernier est contenu dans cette œuvre en ce qui concerne bien sûr la psychanalyse ? Voilà toutes les raisons de faire une lecture et en même temps, toutes les raisons de faire de ce texte une lecture erronée.

Au regard d'abord de la résurgence actuelle des formes religieuses que vous observez et en même temps du mouvement de sécularisation qui s'est mis en place un siècle avant Freud et qui semblait avoir un cours irréversible. C'est le premier aspect. Le deuxième aspect est que *l'homme Moïse et le monothéisme* est une affaire qui remonte à plus de trois millénaires. Cela pose la question de savoir comment un fait qu'on va d'abord dénommer culturel, aura pu se maintenir durant cette longue période et puis la deuxième question que nous aurions aussi à évoquer, à ce propos est quelle est la nature de son mode de transmission ? Enfin, la grande question au regard de l'analyse cette fois est que, cette

intuition qui est de Freud, qui est à l'origine de cet écrit, est-ce que cette intuition se vérifie ? Et nous, analystes, qu'avons-nous à retenir ?

Partons de cette remarque que si Moïse et le monothéisme qui lui est lié ont plus de trois millénaires, la question reste entière de savoir comment un fait d'abord d'ordre culturel a-t-il pu se transmettre pratiquement sans déformation sur une durée aussi longue et en dépit de tous les bouleversements sociaux, historiques, politiques qui ont eu cours dans l'aire géographique qui ont agité cette histoire ? Ajoutons à cela le phénomène de la diaspora du peuple juif et puis les changements de langue, l'obligation de traduire cette Bible dans la langue grecque d'abord et puis son passage en latin et ensuite dans les différentes langues vernaculaires, etc. L'intuition de Freud consiste dans l'affirmation que la pérennité de ce monothéisme correspond à son adéquation avec des phénomènes permanents de la subjectivité humaine et de ses critères inconscients.

Il s'agit également pour nous d'examiner, d'apprécier la pertinence de la seconde thèse de Freud contenue dans ce texte, à savoir celle qui tourne autour du refoulement, de la période de latence, du retour du refoulé et par conséquent de la nature symptomatique de la religion. Je vais tout de suite ouvrir une petite parenthèse, j'en reparlerai tout à l'heure, la thèse de Freud est que la religion est un symptôme, plus exactement une névrose. Cette position était celle qu'il croyait légitime, j'ajouterai tout de suite que ce n'est plus notre articulation, au sens où nous ne considérons pas que le fait religieux soit un symptôme ou une névrose. Ce texte suit aussi ce fameux article qu'il a rédigé : *l'avenir d'une illusion*. Il y a ce problème de pérennité, cette question du refoulement et puis le troisième problème contenu dans cet ouvrage, dans son élaboration même, est de mesurer la question de la pertinence du mythe du meurtre du père auquel Freud donne une grande signification, une grande portée, et vous l'avez sans doute compris, ce troisième terme est bien le plus important, plus important que le statut de la religion et en tant que symptôme ou illusion.

Ces trois thèses, il faut sévèrement les discriminer l'une de l'autre car à la limite, elles peu-

vent a priori être considérées comme indépendantes l'une de l'autre, au point que si l'une s'avère fautive, le sens du texte n'en souffre guère. Je rappelle ces trois thèses pour les circonscrire chacune :

d'abord, le fonctionnement du monothéisme. Où nous avons affaire essentiellement à des notions historiographiques et au problème de la transmission

le refoulement et la période de latence, qui sont des faits d'observation clinique

et puis la troisième thèse qui est celle du problème du père.

Ce dernier point n'est pas spécifique de l'homme Moïse, mais de l'ensemble de l'œuvre de Freud. Il convient de bien cliver ces trois problèmes puisqu'ils sont indépendants. Car comme on l'aperçoit aujourd'hui la fonction du père dans l'élaboration freudienne, je le précise tout de suite, est restée un embarras considérable. Cet embarras a hypothéqué les cures, celles de Freud mais aussi celles de ses élèves immédiats, elle a également hypothéqué la finalité de la cure elle-même. Par ailleurs, à juger par ce qui se dit, s'énonce parmi nous, les analystes, pas ceux forcément de notre groupe mais de l'ensemble de ce qui se dit autour de cette notion du père, il ne semble pas non plus que l'élaboration de Lacan sur les Noms-du-Père ait reçu sa pleine portée et sa pleine signification. Il est par exemple peu probable de parvenir à la résolution des symptômes dans notre pratique en gardant dans la même main le monothéisme comme religion et la notion du meurtre du père d'autre part et la fonction du Nom-du-Père de Lacan.

La raison en est très simple : c'est que le premier est un événement à considérer d'abord, je parle du monothéisme, comme une mutation culturelle considérable et qui est à mettre à l'honneur des juifs, le second, c'est-à-dire le symptôme, appartient à la subjectivité de la névrose, quant au troisième, le Nom-du-Père, je le définirai ainsi : c'est un mode de résolution, de cristallisation dans le registre du symbolique et qui répond de la difficulté pour le sujet, en général, à établir une dynamique stabilisée du désir qui ne soit pas sans l'Autre, le grand Autre. Précisons de suite que ce Nom-du-Père relève de la fonction du grand Autre et que ce grand Autre

ne saurait par ailleurs être réduit à la seule fonction du Nom-du-Père, en sorte que si le monothéisme, le meurtre du père et le Nom-du-Père ont une relation de solidarité quelque part dans la tradition, le travail de l'analyste se doit en revanche de les distinguer scrupuleusement et ceci depuis Lacan, bien entendu, et c'est la condition pour qu'une cure parvienne à son terme. Vous voyez, tout cela est dans un certain sens, dans un certain cadre de gravité de notre pratique, celui de la possibilité d'une issue où se trouve ce grand texte de Freud.

Avant d'entrer dans le débat que pose ce texte au regard de l'analyse, je voudrais faire deux mentions qui doivent être soulignées pour saisir les véritables questions que soulève l'homme Moïse de Freud. Le premier point, je l'ai déjà évoqué, est que Freud considère la religion comme une névrose ; interprétation discutable, ne serait-ce qu'en raison du statut du grand Autre dans la subjectivité du parlêtre et donc du caractère irréductible de cette référence aussi bien présente dans la religion, dans la cure que dans le transfert. Je m'explique car c'est peut-être un peu rapide : ce grand Autre est, je dirais, un lieu suscité par le langage, par l'usage du langage et il détermine un lieu inconscient où notre parole, où notre expression trouvent leur référence. Lorsque je parle, comme maintenant devant une salle, je suppose que ce grand Autre nous est commun, que ce que j'explique par des mots, par des phrases, avec une syntaxe respectée si possible, eh bien ! vous êtes susceptibles d'en saisir le sens. Ce lieu n'est pas déterminable entre nous, vous pouvez le mettre au-dessus, à côté, en dessous, il faut simplement ce point de référence entre nous pour que nous puissions nous entendre. Freud l'avait défini, comme vous le savez dès le début de son œuvre par le terme de *andere Schauplatz* : une autre scène. Nous parlons dans un contexte mais quelque chose se passe sur une autre scène qui fait que ce que je dis ou ce que j'essaie d'énoncer va au-delà, franchit une limite qui dépasse amplement mon propos et qui fait que justement, lorsque je parle et que j'évoque là ce travail de Freud, nous ne sommes pas dans le registre de la communication. La communication c'est : « voici un micro, ceci est une bouteille », alors que le propos, l'énoncé, l'élaboration sup-

pose quelque chose qui se complète d'un autre lieu. Ce lieu Autre est ce qui permet, qui n'est occupé par aucune figure particulière et qui peut fonctionner dans le langage courant, dans notre relation langagière, qui peut aussi bien fonctionner dans le cadre d'une religion, et il est vrai que les religions, en général, posent un lieu qui est externe au sujet, au croyant et il est vrai également que la nature symbolique de nos relations habituelles, quotidiennes, quand nous sommes des gens civilisés, présuppose entre plusieurs personnes un lieu de référence commun qui est là aussi ce lieu de l'Autre. Il se peut, comme je l'ai évoqué à l'instant, que le père dans sa matérialité ne se réduise pas à cette simple présence physique mais qu'il ait une dimension qui, je dirais, dépasse sa propre incarnation. Il en va ainsi des formes d'autorité dans notre société, le roi par exemple, avait sa personne et puis il avait cette ascendance sur le peuple, raison pour laquelle Kantorowitz a pu parler des *deux corps du roi*, c'est-à-dire cette double fonction, à la fois réelle et symbolique. Si vous voulez, la religion comme névrose, cette thèse de Freud est un peu discutable puisque nous savons par notre expérience clinique qu'il y a toujours un lieu Autre qui définit tout ce qui concerne les relations humaines et en particulier la fonction du transfert suppose instantanément cette référence en un lieu Autre.

Le second point, tout aussi essentiel à souligner, est que si le monothéisme juif est la religion du père, la difficulté de Freud et du cadre doctrinal de sa conception de l'analyse est de faire du père cet Un référent majeur de la cure et c'est bien en quoi la cure devient insoluble puisqu'elle ferait de la psychanalyse une autre modalité de la religion, en quelque sorte, ce qui malheureusement se vérifie parfois. Ou alors, elle engagerait si ceci était juste, la psychanalyse dans une démarche qui ferait que la névrose ne serait qu'entretenu, sans aucune amélioration envisageable. Dans cette lecture de ce texte des embûches se rencontrent en différents points de son élaboration. Comme d'habitude, le texte de Freud est d'une richesse quasi infinie et mon propos ne sera pas de reprendre point par point une lecture avec vous mais de nous interroger dans quelques directions.

Le premier point pour Freud serait le meurtre du père qui serait en quelque sorte l'acte fondateur du monothéisme, du monothéisme juif en particulier, et donc, cet acte fondateur, ce meurtre serait un événement refoulé qui traverserait son histoire et qui maintiendrait le monothéisme dans son cadre, plus exactement dans sa structure initiale. Or, c'était le temps de l'historiographie de Freud, c'est-à-dire jusqu'en 1938. Il semblerait que d'abord, l'historiographie moderne, l'avancée des connaissances sur toute cette histoire ne nous ait pas apporté la preuve de ce meurtre de Moïse, en revanche, l'historiographie moderne nous propose une autre interprétation dans la mesure où cet événement n'a jamais été trouvé, ni chez les témoins de l'époque, aussi bien chez Strabon, Tacite, Hérodote et d'autres qui ont décrit les us et coutumes des juifs et des égyptiens, nous considérons avec les historiographes que la mise en place du monothéisme a eu effectivement un caractère traumatique, peut-être une secousse, un choc aussi considérable que si on avait assassiné Moïse mais que ce n'est pas le meurtre de Moïse, et donc tout la suite, dont l'interprétation de Freud du même coup ne concernerait pas non plus le meurtre du père. En revanche, ce serait un acte décisif, ce serait dans l'acte de fondation du monothéisme la réalisation du meurtre des dieux païens et d'un décisif plus particulier, celui envers le premier dieu monothéiste d'Aton de création égyptienne. En effet, entre la première incursion du monothéisme d'Aton dans le Sinaï et la véritable instauration du monothéisme juif, il s'est passé plusieurs siècles, Freud insiste beaucoup sur cet espace entre le moment du meurtre c'est-à-dire le moment décisif et puis l'instauration finale du monothéisme juif et entre temps, cette affaire-là a été refoulée! Effectivement, là, nous avons la période de latence, une période d'incertitude liée à ce fait maintenant reconnu que ce n'est pas un monothéisme ordinaire et que l'on a donc ici véritablement l'inscription d'un signifiant dans le symbolique. Freud insiste pesamment dans un de ses passages sur le fait qu'il y a la mémoire de la parole, de ce qui se transmet de façon verbale de générations en générations: la mémoire, la parole, récit, épopée, tout ce qu'on veut. Et puis l'écrit: l'écriture, les Ecritures qui sont donc un condensé de cet événement et de sa suite.

Ce qu'il faut savoir, c'est que des monothéismes, il y en a eu, semble-t-il, en pagaille et vous avez l'exemple grec, qui est un excellent exemple, il y a Zeus qui est le grand Dieu, omnipotent, omnipuissant et puis il y a des petits dieux qui pullulent alentour. C'est déjà, une forme de monothéisme. Il y avait dans les tribus du Proche-Orient d'autres formes de ce monothéisme, toutes n'étaient pas polythéistes, comme on disait chez les anciens, ce qui fait que dans la description historiographique, on distingue les anciens monothéismes et le monothéisme nouveau, celui de Moïse. Quelle est la différence?

Elle est absolument radicale, fondamentale: les anciens monothéismes avaient un Dieu majeur, important et puis à côté il y avait les petits dieux comme dans la tradition grecque. C'était raconté, il y avait une légende plus ou moins bien développée dans ces peuplades du Proche-Orient. Le nouveau monothéisme se caractérise par ceci qu'il y a un dieu unique mais surtout que tous les autres sont interdits. Autrement dit, il y a interdiction du même coup de toutes formes de syncrétisme. C'est une religion qui va se maintenir dans sa forme pure, initiale. La grande conséquence de cet acte de déclarer un dieu et d'interdire tous les autres aux croyants, même si d'autres peuplades voulaient adorer telle ou telle figure, peu importe, ce n'était pas là le problème, le problème c'est que pour le peuple juif, il n'y en avait qu'un seul et les autres sont interdits. Ceci a une conséquence fondamentale: à partir de ce moment là, il y a dans la structure une différence qui est faite entre le vrai et le faux, entre le vrai dieu et le faux dieu et cette nouvelle relation exclusive à la vérité est un bouleversement culturel profond. Nous savons par les études qui ont été faites que les peuples qui étaient polythéistes, ou monothéistes avec d'autres dieux à côté, n'avaient pas cette caractéristique psychique, intellectuelle de distinguer le faux du vrai. On le retrouve aujourd'hui, dans ce que j'appelle la culture patchwork, c'est-à-dire qu'on ramasse des petits morceaux dans tous les coins, on les met ensemble dans une mémoire et on n'arrive plus à distinguer ce qui est vrai ou faux. Dès lors se pose la question de ce qu'a retenu l'étudiant ou le thésard sur son

affaire? Ceci est le signe non pas de leur incapacité mais le signe que le monothéisme n'a plus cours dans leur esprit.

Cette distinction entre le vrai et le faux est sacrée, radicale, décisive, est issue d'une religion dont la vérité a été révélée, cette vérité est Une, unique, sans partage et dès lors, elle exclut toute autre possibilité de vérité. C'est aussi cette exclusivité qui va isoler, en quelque sorte le peuple élu, puisque l'autre caractéristique du monothéisme juif est que c'est un monothéisme fondé sur l'élection d'un peuple, lequel peuple, dès lors est unique détenteur de cette vérité et qui va donc se révéler également intolérant à toute autre prétention de vérité. Du même coup, dans cette identité qui le définit, d'être sujet élu, ayant accès à une vérité exclusive va permettre de mettre en place l'altérité. A partir du moment où la vérité est une, eh bien l'altérité, c'est les autres hommes, les autres opinions, etc. Si je suis élu, j'appartiens à une tribu, à une caste et les autres sont ceux qui ne sont pas élus, qui ne sont pas détenteurs de la vérité. Cette séparation radicale précipite en quelque sorte le phénomène d'identité sur un trait spécifique unaire qui instaure en même temps l'altérité. Cette propriété de scinder, on va l'appeler intellectuelle, subjective, cette capacité de trancher entre le vrai et le faux, est ce qui donnera fondement à un système rationnel, tout à fait inédit dans cette époque et qui va changer profondément la culture des peuples sémites et évidemment avoir des conséquences considérable en introduisant un changement éthique, politique, social, culturel. Lorsque on développe toutes ces conséquences on comprend, on saisit que ce monothéisme a été traumatique, que ça a été un véritable tremblement de terre pour ces peuples. En effet si je peux du même coup départager le vrai et le faux, je peux aussi donner fondement à la négation dont vous savez sans doute, combien Freud d'abord, et Lacan ensuite, ont considéré que cette négation était la forme primitive, radicale, manifeste, manifestante de l'Inconscient. En conséquence ce fondement de la négation introduira cette espèce de possibilité, ce potentiel rationnel du savoir qui désormais va se mettre en place.

C'est là, la sortie de l'archaïsme et c'est

cela aussi qui va permettre la sortie des images de cette culture, à savoir qu'à partir de là, existe une vérité indépendante des images qui deviennent des idoles, elles sont païennes et donc interdites. C'est de cette manière que cette culture va entrer dans un cycle de progrès. La thèse de Freud, (il y a un chapitre spécialement consacré au progrès de la vie de l'esprit), est que cet arrachement au champ des images va faire l'originalité du peuple juif et pousser à l'obligation de se tourner vers des activités essentiellement intellectuelles et spirituelles. Un autre phénomène se déroule de façon connexe, qui consiste dans la dématérialisation du Dieu: plus de statue, plus d'image, plus de représentation, etc. toutes ces statues, images, représentations étant occasions d'idolâtrie. Autrement dit, en réalisant une ascèse complète de tout ce qui est votre vue, eh bien, vous êtes condamnés à n'opérer que dans le champ de l'esprit et bien entendu dans ce cadre là, l'écriture, les Ecritures vont prendre un caractère tout à fait prééminent. Autrement dit, le monothéisme juif est par excellence une religion du Livre. Comme vous avez pu l'observer, pas un seul moment, je ne vous ai parlé de foi ou de croyance.

A ce propos, Freud fait un long commentaire (environ 6 ou 8 pages) sur la circoncision et il nous explique pourquoi la circoncision s'est transmise des Egyptiens mais surtout qu'il s'agit d'un acte d'alliance avec la divinité. A partir de ce moment-là, vous êtes intégrés dans le peuple élu et vous n'êtes plus obligés de vous épuiser à croire, à avoir la foi comme dans le monothéisme chrétien. En effet l'acte d'alliance implique que quelles que soient les idées que vous pouvez faire prévaloir, vous avez été circoncis et dès lors vous appartenez à ce peuple et par conséquent, vous appartenez au champ de l'élection comme élu de Dieu. C'est intéressant pour nous, dans l'analyse puisque cela récuse toutes les formes d'adhésion subjective, vous êtes marqués au niveau du corps et vous appartenez à un ordre où il n'y a plus rien à discuter ni plus rien à croire. La dispense de croire ou de ne pas croire change radicalement le dispositif subjectif, ne plus être dans l'obligation d'idolâtrer une figure divine a des conséquences énormes et c'est sans doute par ce biais-là: cette absence de choix, cette

absence de sentiment qui font la force de ce monothéisme.

Ainsi, la religion du Livre est née et nous savons par l'Histoire, qu'au moment de la destruction du temple de Jérusalem, déjà ce lieu de culte n'était plus nécessaire, n'était plus indispensable puisqu'ils avaient le Livre. Il suffit de lire le Livre. Il est clair que ce monothéisme est une religion qui va pratiquement contre les idées traditionnelles que nous pouvons avoir de la religion. C'est une religion qui est contre la religion, c'est-à-dire le rituel de certaines cérémonies et cela a du même coup des conséquences considérables au niveau de la transmission : le fait que la transmission se fasse par le Livre, qu'elle se fasse également dans le cadre d'un progrès de l'esprit et puis aussi par certaines structures discursives particulières.

A titre d'exemple je citerais un auteur qui a écrit un excellent texte, il s'appelle Erich Auerbach. Il a écrit dans des conditions épouvantables, à Istanbul, pendant la deuxième guerre mondiale. C'est un juif qui s'est sauvé d'Allemagne, mais il n'avait pas choisi le bon endroit pour se réfugier puisqu'il s'est retrouvé très rapidement confronté à l'antisémitisme. Il a écrit un ouvrage : « *Mimesis* » que certains d'entre vous connaissent peut-être, et dans un chapitre intitulé : *la cicatrice d'Ulysse*, il compare la structure d'énonciation du texte de certaines histoires bibliques et celle du texte d'Homère qui décrit l'histoire de la cicatrice, l'histoire de la rencontre d'Ulysse avec sa vieille nourrice qui reconnaît Ulysse à sa cicatrice. Dans la description de certaines scènes, il distingue très clairement la différence fondamentale entre l'écrit homérique et les écrits de la Bible : l'un se contente de décrire simplement la scène alors que chez Homère existe toute une emphase émotionnelle qui prépare longuement le moment de la reconnaissance. Il existe une différence considérable entre ces deux cultures et le commentaire d'Auerbach a le privilège de le faire apparaître dans le style, dans les modes d'énonciation toute la différence existant dans l'expression de l'épopée. Ainsi se traduit selon la culture de Jérusalem ou selon la culture d'Athènes toute la différence résultant du fait de ce monothéisme

épuré, même si nous pouvons considérer que d'une certaine manière le courant grec dans son élaboration métaphysique est également monothéiste. On considère que ces deux courants dans notre culture se sont perpétués jusqu'à aujourd'hui : le courant platonicien et le courant biblique. Rappelons que par exemple Pascal fait encore nommément la distinction entre « le Dieu d'Abraham et le Dieu des philosophes ». Toute cette digression pour vous montrer à quel point l'instauration de ce monothéisme a eu des conséquences absolument considérables et que donc, nous avons à tenir compte de ces effets au niveau de notre réflexion dans l'analyse.

Pour pousser un peu plus loin dans la question de l'avenir de la fonction paternelle évoquée par l'homme Moïse. Il est important de relever que ce qu'a mis en place le monothéisme, est un monde rationnel avec déjà des embryons d'une fonction, de la fonction logique, parce que cette caractéristique, cette distinction mosaïque entre le vrai et le faux va donc permettre aussi de mettre en place une fonction logicienne qui n'était guère possible si une multitude de vérités s'équivalaient. Le dire ainsi rend évident, si nous sommes conséquents, que si ce monothéisme est en collusion avec l'idée de père et que Freud semble s'en être laissé abuser en raison de sa position, nous sommes aussi obligés de souligner que ce fameux meurtre du père qui traverse et qui semble légitimer toute sa démonstration, que ce meurtre du père, il s'en est laissé abuser parce qu'il voulait à tout prix sauver le père, comme il a sauvé, en quelque sorte, par sa description tout à fait réussie, le monothéisme, non pas la religion mais la structure même du monothéisme. Le problème est que le meurtre du père, le fantasme du meurtre du père, est ce qui caractérise la névrose. Dans quelle perspective s'inscrit le meurtre du père ? Vous avez un bonhomme qui décide, tranche, demande de se tenir correctement à table et puis, le fiston en a marre de ce bonhomme qui vient lui casser les pieds. Il s'agit évidemment d'un affrontement, d'une confrontation, voire une querelle qui doit se vider par la mort de l'un des deux, c'est le mythe oedipien traditionnel. Existe-t-il une solution à ce dispositif ? Pouvez-vous m'expliquer où il y a une solution là dedans ?

Il n'y a pas de solution, autrement dit, si vous voulez être un garçon qui tient la route, il faudrait zigouiller le vieux? Il n'y a pas d'autre issue à partir du moment où les choses sont énoncées en ces termes de rapport de force. Et effectivement existent des situations cliniques où les choses peuvent s'exprimer en de tels modes. Pour les filles, c'est un peu plus embêtant, encore que...! Je ne les cite qu'en passant. Nous savons que le meurtre du père, dans notre expérience clinique, c'est le fantasme du névrosé et ce n'est absolument pas la sortie de la cure, c'est une sortie qui laisse la névrose en l'état, on peut toujours essayer, mais c'est une sortie non résolue sur le plan du désir. Si nous maintenons dans notre conceptualisation, dans notre doctrine analytique, ce mythe oedipien en tant que le mythe du meurtre du père est une solution sur son versant refoulé, la conséquence en est que nous ne donnons aucune issue possible à la cure. Vous allez me dire, mais si il y en a une, c'est l'indifférence, eh bien non, puisque la propriété de la relation n'est justement pas l'indifférence, dans la mesure où ce père doit être honoré, aimé. L'éloignement non plus ne saurait être le remède.

Et puis nous remarquons aussi que dans l'œuvre de Freud, il y a eu d'abord la découverte du mythe oedipien, ensuite il a rédigé *Totem et Tabou*: alors là que font les fistons? Ils zigouillent le père de la horde primitive, mais ce n'est pas du tout dans les mêmes conditions qu'Œdipe, et puis arrive la troisième idée: Moïse qui aurait été assassiné par son peuple. Quand on y regarde de près, on s'aperçoit que ces trois meurtres (Œdipe, Totem et Moïse) n'ont pas la même structure énonciative, qu'elles sont fort différentes et que notre embarras reste entier. C'est la raison pour laquelle, Lacan (une des raisons) a inventé le Nom-du-Père. Qu'est-ce que le Nom-du-Père? C'est une métaphore. C'est une métaphore et en tant que métaphore, elle n'appartient à aucun Décalogue, ce sont les lois du langage qui définissent cette métaphore: opération de substitution où le signifiant du désir de la mère se trouve substitué par la fonction phallique élue dans l'Autre par l'interdit et la castration. Ainsi, nous voyons un peu ce qui se passe pour Œdipe: Œdipe a zigouillé son père parce qu'il ne savait pas qu'il était son père. Œdipe est au ser-

vice de la jouissance féminine, au service de la jouissance de la mère, ou alors les deux à la fois. Quoiqu'on en pense, c'est un destin viable mais c'est précisément ce que le Nom-du-Père interdit, autrement dit le devoir premier consiste à se mettre au service de la jouissance phallique, laquelle, nous le savons, conduit à cette jouissance impossible en tant qu'interdite. D'où il s'en suit que le propre de la métaphore suppose que l'issue que l'on peut donner à cette métaphore est le désir.

Vous voyez de Freud à Lacan, comment ce père évolue dans son statut et sa fonction et comment la mutation s'opère. Freud est obsédé par la solution à donner à l'affrontement perpétuel avec le père et il a bien constaté que l'idéal pour le névrosé était le meurtre (comme dans les films américains). C'est le point de départ alors que Lacan opère, lui, un véritable basculement au sens où il définit le Nom-du-Père comme métaphore c'est-à-dire un jeu de substitution de signifiants d'où émerge la possibilité du désir. Le désir de quoi? Tout d'abord c'est un désir en vain sauf que, au détour, ce désir en vain produit un objet, dit objet *a* comme plus de jouir. Objet *a*, je vais l'illustrer, c'est l'objet oral, anal, c'est le regard, la voix, etc. Et c'est ce plus de jouir qui, en quelque sorte, est produit dans le champ du désir et vient à le causer.

Cette rapide description que je vous fais, (on va pouvoir en parler un peu plus tout à l'heure), nous amène à quoi? D'abord à constater que la métaphore est un jeu de substitution signifiant, un mot pour un autre. Il appartient aux figures de style traditionnelles du langage, mais où est le père là dedans? Il figure comme agent de la métaphore au titre d'un signifiant, c'est-à-dire en simplifiant à l'extrême, au titre d'une lettre ou d'un signe qui le désigne, qui le nomme et le dépasse en même temps, puisque ce dispositif ne désigne que sa fonction. L'opération importante dépasse, déborde sa réalité concrète et il faut entendre cela comme je le disais, en parallèle avec ce que Freud nous a décrit dans le Moïse et le monothéisme concernant l'interdit des icônes, des images. Que veut dire cet interdit des images dans le monothéisme juif? Il y a lieu d'entendre que les figures, les représentations de personnes

concrètes sont évacuées. Ici également la figure concrète du père est mise de côté, mais il est présent comme agent en fonction. Si Lacan a pu dire, par exemple que « la fonction paternelle est plus que compatible avec son absence », cela signifie que son efficacité est à la fois symbolique et signifiante et que s'il est invoqué — Lacan choisit ce terme de Nom-du-Père car c'est celui que l'on invoque dans une prière (Notre père qui êtes aux cieux..., à quoi le poète répond: restez y). Dans cette invocation, il ne s'agit d'aucun dieu de la religion mais d'un simple lieu, un lieu de transcendance inaccessible au sujet, et c'est là que nous allons retrouver l'Autre, le grand Autre inconscient.

Concrètement, cela veut dire quoi? Qu'il n'y a plus de Dieu en tant qu'il fonctionne pour le sujet, pour lui fournir une assise. L'analyse est cette opération qui ouvre cette voie, en tant qu'elle reste inscrite dans l'Autre. L'opération d'analyse est de permettre de dégager un sujet dans la dépendance à cet Autre qui n'est nulle figure, nulle idole. Là nous retrouvons la forme et l'indication précieuse du monothéisme juif qui a opéré cette conversion qui anticipe sur les autres religions et sur les autres monothéismes. Vous savez que, par exemple, l'histoire chrétienne a été encombrée par cet art que vous voyez dans les musées, toutes ces représentations et la dérive orthodoxe qui consiste à baiser les images saintes. Il y a eu une crise à l'époque pré-moyennâgeuse qui s'est appelée la crise iconoclaste qui voulait justement supprimer à nouveau toutes ces icônes qui surgissaient de toutes parts et qui selon la tradition juive mais aussi la tradition chrétienne étaient considérées comme de l'idolâtrie.

Si Freud n'avait pas été obsédé par le père..., vous sentez bien que son analyse du progrès monothéiste qui est juste de part en part, cette étude aurait pu être non seulement une belle conclusion mais aussi aurait permis à la psychanalyse d'évoluer selon les voies exactes que nous lui connaissons aujourd'hui. Pour les lecteurs avertis et nous espérons que les analystes le sont, les diverses versions du père qu'a inventées Freud devraient retenir l'attention de ce qu'il s'est trouvé devant ce problème absolument irréductible pour lui, qui était donc cette notion du père que le mythe du meurtre immobilisait dans le rapport de rivalité, de concurrence qui est précisément là où la névrose le situe.

J'ajouterai encore cette remarque: la rétention de ce texte, puisque Freud a gardé ce texte dans le tiroir une dizaine d'années, malgré les explications qu'il nous en donne, et malgré la situation politique qui s'est abattue sur l'Autriche, au moment de son départ de Vienne, cette rétention, Freud devait savoir quelque part, qu'en donnant une version nouvelle du père, il ne résolvait d'aucune manière l'obstacle du statut qu'il lui avait donné dans l'analyse puisque pour Freud, cette problématique du père est une des clefs de l'analyse. Vous l'avez compris, Lacan, en nommant l'Autre, le grand Autre comme lieu de transcendance et de référence de l'Inconscient a brutalement dégagé l'horizon de l'analyse.

Je n'ai malheureusement pas le temps matériel pour reprendre la question du refoulement évoquée au début de mon propos, refoulement qui détient, ici, une place tout à fait décisive dans son argumentation. Ce sera pour une autre occasion.